



HAL
open science

Le jeu du je : récit rapporté d'interaction verbale en situation de conflit identitaire

Bruno Maurer

► **To cite this version:**

Bruno Maurer. Le jeu du je : récit rapporté d'interaction verbale en situation de conflit identitaire. Le récit oral, Jun 1993, Montpellier, France. pp.397-406. hal-04544781

HAL Id: hal-04544781

<https://hal.science/hal-04544781v1>

Submitted on 16 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le jeu du *je*

Récit rapporté d'interaction verbale en situation de conflit identitaire

Selon Labov, le récit d'expérience personnelle est l'occasion d'un investissement du narrateur, « occupé à reconstruire » ou même « à revivre des événements de (son) passé » (1978 : 289). Dans cette opération, le sujet peut à son gré s'assigner un rôle, « transformer son vécu ». Le phénomène est plus complexe dès lors que l'événement à raconter est aussi un récit dont le narrateur a été initialement narrataire, qui devient un « récit rapporté » comme on parle de « discours rapporté ». Nous voudrions montrer les possibilités qu'offre au narrateur ce type de récit rapporté *non pas seulement de « transformer son vécu », c'est-à-dire son passé, mais de changer son être actuel, d'échanger son je contre un autre pour endosser d'autres identités.*

Nous mènerons à bien cette entreprise à partir d'un récit rapporté de locuteur djiboutien en situation de conflit identitaire, montrant comment le fait que le récit rapporté soit en outre celui d'une interaction verbale permet au narrateur, par le redoublement des marques pronominales, de se dédoubler et d'assumer plusieurs identités successives.

1. Une « djiboutianité » problématique

La République de Djibouti est particulière à plus d'un titre. Indépendante depuis 1977 seulement, elle est l'un des plus petits États francophones (500 000 habitants environ). Plus de 10 000 Français vivent dans la capitale, occupant des postes de responsabilité. Géographiquement, sa position orientale la situe loin des grandes voies de communication du continent africain. Les pays limitrophes sont enlisés dans des conflits fratricides qui ont achevé d'isoler Djibouti des autres pays francophones. Aussi ce pays tient-il aujourd'hui à mettre en avant sa différence : par rapport aux autres pays du continent, en se considérant comme plus évolué qu'eux ; par rapport à ses proches voisins, dont il se distingue par une relative stabilité politique. Mais cette jeune république est encore à la recherche d'une identité, surtout marquée négativement par un ensemble de refus que nous allons évoquer. Afars, Somalis, et Arabes d'origine yéménite composent la population. L'idéologie unitaire de la République a tenté de faire taire les revendications identitaires ethniques au profit de l'émergence d'une nouvelle identité, djiboutienne. Dans ce contexte, il a fallu tenter de donner un contenu à l'identité djiboutienne qui ne fasse pas référence aux repères tribaux. Une référence possible pourrait être l'ancrage dans le monde arabe : Djibouti fait partie de la Ligue Arabe, sa population est musulmane et l'arabe est langue officielle. Pourtant, en raison d'un ensemble de représentations négatives des Arabes, des pays et de la langue arabes, les Djiboutiens refusent majoritairement d'être assimilés à cette culture. Restent alors deux pôles possibles, francophone ou africain. Nous intéresser au premier nous éloignerait de notre propos¹. En revanche, un rapide examen des représentations de l'Afrique et des Africains éclairera utilement le récit que nous allons présenter.

L'idée selon laquelle Djibouti serait en Afrique, et ses habitants des Africains, apparaît saugrenue à la majorité des Djiboutiens qui ne ratent pas une occasion de se démarquer de leurs voisins : ainsi pensent-ils parler un français très pur, sans accent ; ils insistent aussi sur leur physique de type éthiopien pour montrer qu'ils n'ont rien de comparable avec les autres africains... À Djibouti, l'idée d'africanité est tout à fait négative, ce qu'un examen de la création lexicale en français régional

attesterait². Dans notre récit, les réactions des débauteurs à l'idée qu'ils pourraient être africains témoignent des mêmes réserves. C'est dans ce contexte que prend place un récit assez complexe, à plusieurs niveaux enchâssés de narration : un énonciateur présente un récit dont il a été dans un premier temps narrataire, récit d'une interaction verbale entre deux personnages. Pour résumer, il s'agit d'un *récit rapporté d'interaction verbale*.

2. Les conditions du récit

Le récit a été recueilli lors d'un débat entre une dizaine d'étudiants de DEUG de Lettres Modernes, conviés à discuter des langues à Djibouti. L'intérêt d'une telle interaction est d'abord de rétablir une sorte d'égalité entre l'interviewer et des interviewés forts de leur nombre. Ensuite, le fait qu'ils soient amenés à se répondre, souvent avec plus de force et de conviction que dans l'interview classique, leur permet d'oublier le caractère contraint de la situation, ce qui favorise l'émergence du vernaculaire et, avec lui, de récits « spontanés ». C'est le cas ici, le récit d'Abdourahman n'étant pas provoqué.

2.1. Un récit non sollicité

Observons la manière dont le récit est amené. Une question très générale a été posée (« euh est-ce que vous vous considérez comme des Africains à Djibouti ? »), qui n'appellerait normalement pas un récit mais plutôt des considérations sur l'identité collective. L'emploi répété du *vous* montre que nous ne nous adressons à aucun étudiant en particulier. La prise de parole d'Abdourahman témoigne de la conscience qu'a le narrateur de s'être approprié autoritairement la parole, ce dont atteste le *personnellement* et les difficultés à se poser en *je* au début du récit, notables aux bégaiements d'actualisation sur ce paraprasème. Le fait que le récit ne soit pas sollicité ne le rend que plus précieux. Il reste à voir en quoi il constitue effectivement une réponse à la question posée à l'ensemble des étudiants. À cet égard, le narrateur prend soin de proclamer par deux fois la pertinence de son discours dans des séquences évaluatives (« sur cette question » ; « concernant cette question »).

2.2. Le récit rapporté

Le récit d'Abdourahman présente la particularité d'être récit rapporté. L'énonciateur se veut être l'introducteur d'un narrateur. Il y a donc deux niveaux de narration, que nous appellerons « enchâssant » (N1) et « enchâssé » (N2). Normalement, le récit digne d'intérêt, censé répondre à la question posée, est au second niveau, au cœur de la narration. Pourtant, c'est dans le phénomène des relais de narrateur que va se donner à lire cette réponse.

2.2.1. Le niveau enchâssant (N1)

Cette partie sert essentiellement à présenter le narrateur, à situer dans le temps son récit (« il y a deux ans »). Celui-ci, Monsieur Mandeng, est un Français d'origine camerounaise. Son nom, désignant une ethnie d'Afrique de l'Ouest, dit assez son origine. Le fait que nous déclarions le connaître rend inutile une élaboration plus approfondie de son identité, connue de tous les participants.

Abdourahman praxémise sa propre prise de parole en « petite anecdote ». Cette nomination combine deux procédés d'euphémisation : d'une part l'emploi du praxème *anecdote*, dont le réglage légitimé désigne une histoire sans grande importance, d'autre part le qualificatif de *petite*, quasiment pléonastique. Or cette manière de désigner la performance orale semble importer puisque « petite anecdote » est répété ; sans doute faut-il y voir une stratégie du sujet visant à s'attirer les bonnes grâces de ses auditeurs, à capter leur attention en annonçant une histoire plaisante, et à se faire pardonner la monopolisation de la parole ; cela permet aussi de minimiser l'enjeu d'un récit aux résonances identitaires importantes. Mais, ce qui est plus important, c'est qu'à la faveur de ce praxème une première ambiguïté se fait jour. *Anecdote* sert à désigner les deux niveaux à la fois, commence à les mêler, à effacer les frontières entre les niveaux de narration. Les deux premières fois, il est employé pour N1 (« j'ai une petite anecdote »), et la troisième pour N2 (« i nous a raconté une anecdote »). Il s'agit de la première manifestation d'un dispositif de brouillage qui atteindra surtout la désignation des personnes, permettant au narrateur d'assumer une identité qui est contradictoire. Cette contradiction va se retrouver dans N1, au niveau de l'évaluation.

Tout N1 est en effet sous le signe de cette contradiction. À l'origine du récit se trouve un *oui* très fortement affirmé, indiquant que le sujet se considère, avec ses camarades, comme un Africain. Logiquement, une anecdote « sur cette question » devrait aller dans ce sens, illustrer l'africanité. Or, la chute aboutit à des conclusions opposées (« on s'identifie PAS comme Africains »). Comment expliquer cette contradiction flagrante autrement que par un clivage du sujet, un déchirement identitaire ? Nous ne nous attacherons pas ici à ces aspects socio- ou psycholinguistiques mais aux mécanismes du récit responsables du glissement d'un point de vue à son contraire. À cet égard, la question de l'identité de l'énonciateur, au niveau de N1, n'est pas sans importance.

Au départ, la situation semble claire : emploi de *personnellement*, répétition du *je*, tout indique un énonciateur individuel. Mais très vite s'opère un premier glissement, de *je* à *nous* (« nous avons un- » ; « i nous a raconté »). En réalité, c'est tout le groupe qui a été narrataire de l'anecdote d'Abdourahman ; chaque auditeur serait aussi qualifié que lui pour être le narrateur d'une histoire guère personnelle. Par la suite, il n'y aura plus du tout de traces de *je* au niveau de N1. Le sujet individuel s'efface au profit du groupe, sans doute pour ne pas assumer seul le difficile récit identitaire. Gardons présent à l'esprit le résultat de cet effacement : le glissement de *je* à *nous* laisse inemployée la place du *je*. Abdourahman mettra à profit cette vacance, cet « abandon de poste », pour se glisser derrière d'autres *je* et endosser ainsi plusieurs autres identités.

Parallèlement, le récit est en réalité raconté à plusieurs. Les interventions répétées de Myrienne et celle d'une autre personne non identifiée (Lx), complétant le récit, montrent que quand plusieurs personnes connaissent l'histoire il y a véritablement co-narration, *copilotage* de la narration, pour reprendre une formule de Cosnier³ à propos des interactions verbales ; en réalité, L1 est le seul destinataire du récit. Tout le groupe, qui s'est reconnu dans le *nous*, fait bloc derrière Abdourahman.

2.2.2. Le niveau enchâssé (N2)

Le récit proprement dit ne comporte pas d'autres éléments que son développement. Pourquoi Mandeng l'a-t-il produit devant ses élèves ? Qu'est-ce qui le provoquait ? Ces éléments sont effacés. On remarquera

simplement que le récit manque une première fois de démarrer, qu'il est suspendu par une partie d'évaluation, avant de débiter véritablement : « oui i nous a raconté [il était nouveau à Djibouti c'était la première année qu'il venait à Djibouti] / alors i nous a raconté... ».

Ce récit est celui d'une interaction verbale entre Mandeng et un Djiboutien, aucun des deux n'acceptant d'être classé par l'autre comme Africain. Résumons-en l'argument : un Djiboutien renvoie à Mandeng le stéréotype colonial de l'Africain à grosses lèvres, nez épaté et cheveux crépus, caractères physiques étrangers aux Djiboutiens ; le fait que ce Djiboutien soit anonyme confère à ce personnage une valeur symbolique, en fait le porte-parole de la communauté nationale. Mandeng, lui, s'en tient à une définition strictement géographique : il prend à témoin la « carte de l'Afrique », feignant de croire que l'on peut assimiler identité et géographie.

La particularité de ce récit est donc d'être récit de paroles rapportées ; à ce titre, il met en jeu trois instances : Abdourahman, rapportant le récit de Mandeng et pouvant prétendre au statut de sujet ; Mandeng qui, en tant que narrateur, a également été dans cette position ; enfin, le Djiboutien, qui a été sujet de sa propre énonciation. Trois *je* vont donc pouvoir se mêler ici, ce qu'Abdourahman met à profit. En effet, toute l'ambiguïté réside dans la question de savoir qui est, dans cette situation de débat, le narrateur du récit que Mandeng a produit la première fois. C'est en tentant d'y répondre que l'on verra quelle stratégie utilise le sujet pour assumer à la fois le clivage de son identité (qui affirme et nie son africanité) et la contradiction entre les deux éléments de l'évaluation, l'élément initial (pourquoi ce récit ?) et l'élément final (quelle conclusion en tirer ?).

3. Discours rapporté et brouillage pronominal

En apparence, la question de l'identité du narrateur semble simple. Abdourahman dit qu'il a été narrataire d'un récit de Mandeng et il semble d'abord que ce dernier soit appelé à l'assumer une nouvelle fois : l'histoire commence par un « il a dit que » ; aussitôt après, le passage au discours direct « j'ai invité » laisse entendre que nous continuons dans cette voie. En réalité, le passage au discours direct produit

l'effet inverse. Loin de clarifier l'identité du narrateur en laissant libre cours aux paroles de Mandeng rapportées directement, il favorise le mélange des voix.

Alors que la structure du discours indirect est mise en place (« il a dit que »), Abdourahman passe au discours direct. Pourtant, cet étudiant de DEUG sait manipuler la structure indirecte et nous voyons là la trace d'un phénomène interactif intéressant. En réfutant le discours indirect, Abdourahman réintroduit du même coup le parapraxème *je*, en l'occurrence celui de Mandeng, narrateur. Or, *je* a la particularité de pouvoir désigner successivement les différents partenaires de l'interaction. C'est ainsi qu'il désigne normalement Abdourahman, énonciateur de l'anecdote, et Mandeng, narrateur au niveau enchâssé. En revanche, un emploi de cette forme est aberrant : en toute logique, si Mandeng occupe la place du *je*, assumant le récit, le Djiboutien devrait être constamment désigné par le *il* de la non-personne, le narrataire étant le *tu*. Pourtant, les rôles s'inversent inexplicablement à la fin : « moi je suis djiboutien toi tu es africain ». C'est un peu comme si le Djiboutien était à son tour, contre toute vraisemblance, devenu narrateur ! Il y a là une subversion des pratiques habituelles du récit, subversion qui s'opère par un brouillage des marques personnelles. Or, ce phénomène en rejoint un autre, l'effacement praxémique du narrateur grâce à l'emploi exclusif de pronominaux. En effet, la constante la plus remarquable du récit est de ne jamais appeler les interactants par leur nom mais d'éviter cette actualisation par l'emploi des substituts (« je », « tu », « il »). Ce procédé finit par créer une confusion entre les interactants, dont profite Abdourahman.

Les trois phénomènes notés – passage abrupt au discours direct, octroi du *je* à quelqu'un qui n'est pas narrateur, effacement des interactants – répondent en fait à une même stratégie du narrateur. Ils lui permettent d'endosser des personnalités de substitution, de se mettre chaque fois dans la peau du personnage qui nie son africanité. En effet, la personne qui occupe la position du *je* est toujours celle en position de dire qu'elle n'est pas africaine :

– la première fois, c'est Mandeng : « moi j'y ai pas dit je suis pas africain » ; à ce moment-là, le Djiboutien est posé en non-personne ; il

en va de même une deuxième fois, mais de manière plus ténue, quand Mandeng prononce à l'intention de l'Autre : « tu es africain » ;

– la troisième fois, c'est le Djiboutien : « moi je suis djiboutien toi tu es africain ».

Abdourahman profite ainsi de l'effacement praxémique des interactants du récit ; dans le même temps il *n'est pas* et il *est* celui qui proclame qu'il n'est pas Africain. Il ne l'est pas puisque l'on peut retrouver, fût-ce au prix d'un effort, l'identité réelle de chacun de ces *je* ; mais il l'est parce qu'étant le sujet de l'énonciation, l'énonciateur de « l'anecdote », ce *je* lui est en priorité réservé. La leçon est claire : Abdourahman confère le statut de *je* au locuteur qui proclame qu'il n'est pas Africain, ce qui lui permet de faire entendre son propre discours, difficile à tenir, comme en voix off.

Mais ce jeu sur le *je* ne s'opère pas sans difficultés. Ainsi se laisse entendre un lapsus : « moi j'y ai pas dit je suis pas africain ». Le sujet n'arrive pas totalement à adhérer à ce *je*, ce que vient dire, subversivement, la négation. Ailleurs, des blocages se manifestent quand il faut faire dire, même à un autre personnage, que Djibouti est en Afrique : une première fois, un lapsus vient remplacer « carte de l'Afrique » par « carte de Djibouti » ; une seconde, un programme phrastique est interrompu (« Djibouti a- est : est : ») et il faut le secours d'un des co-narrateurs pour réaliser le praxème *Afrique Orientale*. Enfin, un autre blocage est révélateur : un programme en *je* est initié, censé réfuter l'ethnotype africain. Or Abdourahman va l'interrompre (« alors je lui ai dit ») pour la simple raison qu'il partage cette vision de l'Africain, comme le montre la suite (« nous ce qu'on appelle Africains... ») : il n'arrive pas à assumer un *je* contredisant ses opinions.

La chute est présente seulement au niveau enchâssant. Celui-ci avait permis un glissement de *je* à *nous* facilitant le passage aux différents *je* du récit, le *je* ayant comme disparu de la scène interlocutive. La chute est aussi assumée par un *on* (« on s'identifie PAS comme africains »), nouvelle illustration du fait que la narration est copilotée, les co-narrateurs manifestant plusieurs fois par leurs rires leur connivence. Du point de vue de la responsabilité, cela évite au sujet d'assumer seul un discours pouvant passer pour raciste.

Ce « récit rapporté » d'une interaction verbale permet au narrateur d'assumer les contradictions de son identité en soutenant simultanément deux thèses : « OUI on se considère comme africains » et « on s'identifie pas comme africains ». Alors qu'au début est proclamée avec force l'africanité, le récit censé illustrer ce point de vue aboutit à une conclusion diamétralement opposée. Pour réaliser ce tour de force, Abdourahman joue sur les pronominaux, endossant tour à tour plusieurs rôles de *je*. L'emploi du discours direct permet ces changements de place, *je* fonctionnant comme une forme vide et disponible que le sujet distribue et investit à son gré. On voit donc que le « récit rapporté », à plus forte raison un récit d'une interaction verbale, est une occasion pour le narrateur d'assumer plusieurs identités, de résoudre les conflits identitaires qui le constituent.

ANNEXE

L1 : si je vous disais / je propose là aux Somalis / euh est-ce que vous vous considérez / comme des Africains à Djibouti ?

MOHAMED : (1) ça c'est rigolo (1)

ABDOURAHMAN : OUI¹ ((rires Ln))

Lx : XXX

L1 : hein ? elle vous a été posée plusieurs fois ?

ABDOURAHMAN :

personnellement sur cette question monsieur (on trouve pas de réponse monsieur NASSER) j'ai : j'ai j'ai une petite anecdote / (ouais L1) concernant cette question j'ai une petite anecdote /

nous avions un-

il y a deux ans en première un prof d'anglais ((rires Ln)) un prof d'anglais qui s'appelait monsieur Mandeng / (je connais monsieur Mandeng L1)

alors / oui i nous a raconté

il était nouveau à Djibouti c'était la première année qu'il venait à Djibouti /

alors i nous a raconté une anecdote

[il a dit qu'
un jour j'ai reçu un un Jiboutien chez chez moi /
alors sur le mur était accrochée la carte de Djibouti euh la carte de
l'Afrique
alors on on discutait /
il m'a dit toi l'Africain
moi j'y ai pas dit je suis pas africain
mais NON tu as le gros nez tu as les cheveux crépus tu es africain il
m'a dit / ((rires Ln))
alors je lui ai dit / (c'est XX MYRIANNE)
oui euh c'est ça / nous ce qu'on appelle Africain c'est : c'est les : / (les
traits négroïdes MYRIANNE) oui euh ceux qui sont très noirs les
cheveux crépus le gros nez /
mais il lui a dit regarde sur la carte de l'Afrique / Djibouti a- est : est :
(en Afrique Orientale Lx) alors tu es africain /
mais non non non moi moi je suis jiboutien toi tu es africain / ((rires
Ln))]
 (2) c'est ça c'est ça on s'identifie PAS comme africains (2)

NOTES

- 1 Sur cette question, voir B. Maurer (1993), *Le français et les langues nationales à Djibouti : aspects linguistiques et sociolinguistiques*. Thèse de Doctorat, Université de Montpellier III.
- 2 Un « rendez-vous africain » est un « lapin » ; se comporter comme un Africain, c'est mal agir.
- 3 Cosnier J., 1989, « Les tours et le co-pilotage dans les interactions conversationnelles » in *Le parler frais d'Erving Goffman*, Minuit Paris, 233-244.
- 4 A ce moment-là, les paroles de Mohamed, d'Abdourahman et la nôtre se chevauchent ; l'intonation indique bien qu'Abdourahman répond par la positive à notre question et n'abonde pas, comme pourrait le laisser penser les contraintes de la transcription, dans le sens de Mohamed. Par ailleurs, au cours de l'ensemble de ce débat, Mohamed et Abdourahman ont toujours des positions opposées.